

Caroline Montpetit, Len Gasparini, Salah Benlabed

Sébastien Lavoie

Numéro 136, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62304ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2009). Compte rendu de [Caroline Montpetit, Len Gasparini, Salah Benlabed]. *Lettres québécoises*, (136), 34–35.

★★★★ 1/2

Caroline Montpetit, *L'enfant*, Montréal, Boréal, 2009, 136 p., 17,95 \$.

Toutes enfance unies

Un sujet toujours aussi riche, toujours aussi grave, nécessairement ; le tout est assez finement mené (et ça suscite même quelques réflexions).

L'accouchement d'une femme privée de la vue à cause d'une maladie héréditaire, ses angoisses, ses réminiscences, ses espoirs (« La prunelle de ses yeux »). Un amant se perd dans l'amour qui l'envahit lors de la venue au monde de son fils (« La mort dans l'âme »). Au moment des premiers émois sexuels, une jeune fille insiste auprès de sa mère pour qu'elle lui révèle l'identité de son géniteur, question de ne pas masturber par erreur quelqu'un avec qui elle serait génétiquement liée (« Don de soi »). Une guide touristique qui entend

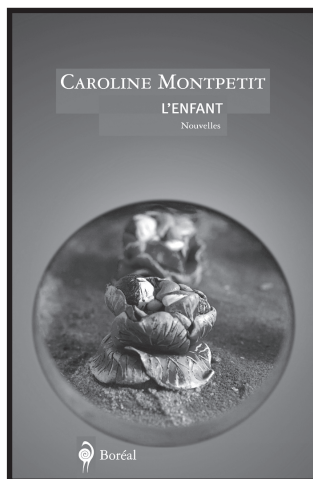
chaque jour plus nettement le tic tac de son horloge biologique hésite à prendre sous son aile ce petit garçon d'une dizaine d'années qu'un policier bat sous ses yeux dans la gare de New Delhi ; le ferait-elle pour elle, par pur égoïsme, par grandeur d'âme, ou pour lui ? Mesure-t-elle toutes les conséquences pour elle-même et l'enfant ? (« L'enfant »). Et on n'a pas encore parlé de la gardienne, celle qui remplit l'enfance de rayons de soleil, qui nous protège, celle qui, parfois, peut aller jusqu'à border papa, celle qu'on rejette comme on jette un jour sa doudou, la cherchant désespérément par la suite (« La gardienne »).



CAROLINE MONTPETIT

L'enfant est un livre simplement et librement écrit. Simplement, en ce sens que le vocabulaire est commun, oui, mais que ce choix sacrifie peu à la finesse ; l'écrivaine est en parfaite adéquation avec le lecteur qui la suit où qu'elle aille et qui comprend et anticipe même souvent les élans de ses personnages, sans qu'elle ait besoin de mettre les points sur les *i*. Librement, parce qu'elle a le geste ample, sans fausse pudeur sinon celle qui convient à la bienséance. La plume n'est pas léchée à l'excès, mais la prose est tout de même enviable.

J'ai beaucoup aimé la réflexion que suscite la lecture de « L'enfant », même si je



me suis aussi légèrement buté à ce que j'ai appelé plus haut de la « pudeur », terme sans doute plus juste que celui « d'intellectualisation », qui aurait été outrancier, mais qui m'est venu à l'esprit en premier. Tout de même, c'est sans doute la dernière nouvelle, la plus pédagogique du lot, que j'ai le plus appréciée, que j'ai jugée la plus nécessaire et qui m'a le plus parlé. L'histoire tourne autour du tabou national que sont les pensionnats autochtones et leurs odieuses mesures pour acculturer ceux que l'on appelait alors des sauvages (« La mémoire interdite »). Pour ne rien révéler de l'histoire, disons simplement que c'est la première fois que je voyais l'expression « fosse commune » accolée à ce problème bien vivant.

Paraît que ça peut servir à ça aussi, la littérature. Apprendre des choses. Et moi qui ne demandais qu'à lire des histoires...

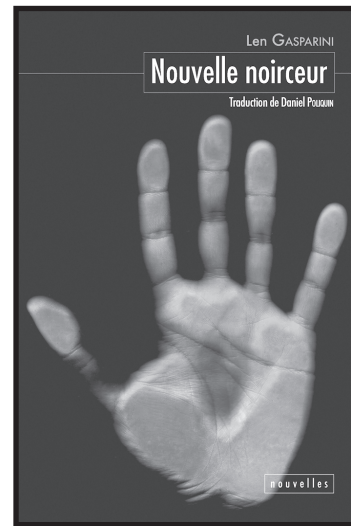
★★★★

Len Gasparini, *Nouvelle noirceur*, Ottawa, L'Interligne, 2009, 210 p., 18,85 \$.

Du côté obscur

Une prose « trash » montée sur un roulement à billes, une belle mécanique qui ne va cependant nulle part. Mais est-ce si important ?

Un enfant-roi veut lancer son chat par la fenêtre ; de guerre lasse, sa mère le laisse faire (« Le petit garçon et le chat »). Dans les années cinquante, en Ontario, des jeunes à peine pubères (« Les choses de la vie »), étudiant dans des établissements d'enseignement catholiques, se font initier à la sexualité par des religieux lubriques (« La croix de chair »), ou regardent la maladie mentale s'inscrire chez certains condisciples (« Je te gage que je peux te faire peur »). Un poète quinquagénaire tâche de se remettre à sa première vocation : lanceur au baseball (« Balle passée »). Un homme se demande s'il n'a pas tué lors d'une virée désastreuse à New York (« Très off-Broadway »). Un metteur en scène versé dans les arts tâche de faire un film où se fusionnerait l'érotique « avec le soi-disant pornographique » (« Musique de fond », p. 138). « Amy Crissum » couche avec n'importe qui, Amy Crissum n'est que vagin et anus (et Marc Larose est une moumoune).



Quatorze nouvelles d'inégales longueurs attendent le lecteur. Quatorze nouvelles, dont la plupart correspondent à l'étiquette « trash ». Ici, on consomme souvent des substances psychotropes, la sexualité est vue comme un expédient très peu libérateur, les religieux ne valent guère mieux que le démon, la famille est source de perdition et la violence peut être perçue comme une forme de catharsis.

Len Gasparini a le don d'installer ses histoires, de mettre le lecteur en phase avec son récit, de le prendre et de le convaincre de le suivre. S'il le suit, le lecteur découvrira une voix propre, un ton, mais sans doute serait-il exagéré de parler de regard... c'est que les chutes de ses histoires sont parfois boiteuses.

Quatorze nouvelles d'inégales longueurs attendent le lecteur. Quatorze nouvelles, dont la plupart correspondent à l'étiquette « trash ». Ici, on consomme souvent des substances psychotropes, la sexualité est vue comme un expédient très peu libérateur, les religieux ne valent guère mieux que le démon, la famille est source de perte et la violence peut être perçue comme une forme de catharsis.

M. Gasparini n'est pas un nouvelliste-sprinter; je n'ai pas trouvé d'intérêt aux quatre nouvelles qui ne s'étalent que sur quelques pages seulement, vers le milieu du recueil.

TRANSLATION AUTHENTIQUE

Un mot s'impose à propos de la traduction, mais n'est pas Hélène Rioux qui veut. Pas besoin d'experts en cette matière, de toute façon, pour réaliser une évidence: le traducteur, Daniel Poliquin, ne s'adresse qu'aux gens d'ici tant son travail foisonne de canadianismes aussi bien dans les dialogues (« j'ai envie de te péter la gueule en sang », p. 25) que dans le texte narratif lui-même (« j'avais sauté une coche », p. 158; « il mettait la marde partout », p. 58; « des gros jos », p. 24). Et c'est un réel bonheur, surtout pour quelqu'un comme moi qui a été biberonné aux traductions faites en France de *On the road*, des romans de John Fante et autres Charles Bukowski. C'est particulièrement apprécié dans le cas de « Balle passée », la nouvelle qui parle de baseball et qui gagne beaucoup en crédibilité en appelant une « base » un « but » (vous excuserez ma candeur, mais je n'avais jamais lu ce genre de traduction).

Un mot, peut-être, sur le titre de l'œuvre qui n'a rien à voir avec le titre original, *A demon in My View*. Le titre est emprunté à un dialogue de la nouvelle « Une chambre pour la nuit », où un couple dort dans un hôtel assez lugubre:

— *Scotia*. Ça veut dire obscurité en grec. L'étymologie. *Nova*, nouveau en latin. *Nova Scotia*, Nouvelle-Écosse. *Nouvelle noirceur*. (p. 114)



Salah Benlabed, *De quelques défauts qui font les humains*, Montréal, Pleine lune, 2009, 180 p., 20,95 \$.

Maudite indifférence!

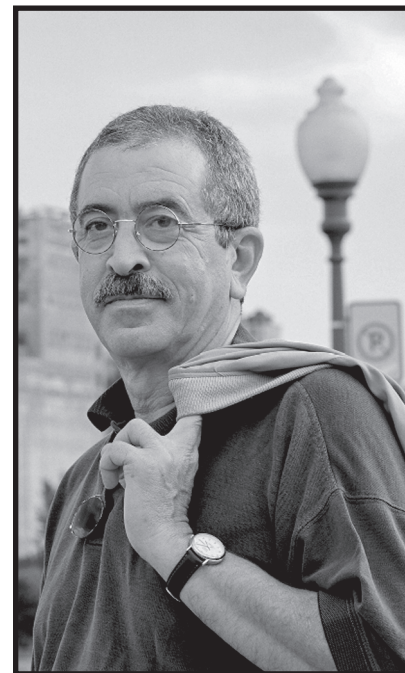
Il y a des livres qu'on aime, à différents degrés. D'autres qu'on se surprend à détester. Et il y en a une poignée pour lesquels on n'éprouve rien, sinon un vague ennui...

Voici un recueil que je n'ai manifestement pas su prendre, puisqu'il m'est souvent tombé des mains... C'est avec une indifférence totale que j'ai reçu ces *quelques défauts qui font les humains*. « Rien » étant le mot qui me revient sans cesse alors que je me demande comment traduire mes sentiments ici, ma lecture terminée.

Rien comme dans « Pas d'éléments irritants majeurs », rien comme dans « Pas de personnages mémorables », « Pas d'images qui marquent », « Pas de phrases qui se démarquent », « Pas de phrases qui se détraquent » et « Rien qui se remarque ». Mais rien d'adorable à la Jacques Poulin non plus; le territoire réaliste de Salah Benlabed est passablement ombragé et l'auteur s'est résolu à y explorer les turpitudes de l'être humain.

PERSONNAGES OU ARCHÉTYPES ?

Les personnages sont souvent laissés à eux-mêmes, sans description physique, sans grande psychologie et c'est normal, ils ne servent qu'à exposer ou à incarner la bassesse dont ils sont l'objet ou la victime. Ils donnent souvent l'impression d'être des personnages de légende perdus dans des nouvelles et ils peuvent affecter, çà et là, des postures qui donnent de petits airs moralisateurs aux nouvelles (mais moralisateur *soft*, on s'entend, l'auteur s'acharnant sur la nuance comme la misère sur les mal-lotés). Par exemple, dans « La traîtrise », un cocu écrit au nouveau couple qui l'a laissé derrière qu'il lui faut maintenant se séparer et se diviser le monde et qu'il doit, *grosso modo*, pleurer à jamais. Vingt ans plus tard, le couple se présente au bar du cocu et celui-ci demande aux conjoints si, au moins, ils ont été heureux. « Je ne te mens pas: depuis



SALAH BENLABED

notre départ nous n'avons jamais dormi ensemble» (p. 51), lui répond l'autre pour lui expliquer quel a été l'effet de la lettre sur l'ancien nouveau couple. Fou de colère, notre cocu lance son verre sur un grand miroir qui ne se casse pourtant presque pas et s'en va en parlant d'« un caprice idiot ». La trahison fait mal, est irréfléchie et ne rapporte rien, ça va, on a compris...

En fait, la seule nouvelle qui m'a fait un peu vibrer, c'est celle intitulée « L'orgueil », où un grand-père fait la leçon à son petit-fils en lui parlant de l'orgueil. Et le voilà à convoquer l'Histoire et ses personnages, la France coloniale et un Hitler suicidaire pour expliquer... pourquoi sa femme et lui sont fâchés et n'habiteront plus

jamais ensemble! Ici, au moins, le propos s'arrime au personnage et le ramage se rapporte au plumage. Celle-là, au moins, m'a fait sourire.

On se bute parfois à quelques formules ampoulées, des vérités de La Palice que l'auteur nous assène à coup de formulations étonnamment doctes du genre: « [...] la plus grande solitude n'est-elle pas celle que l'on ressent au milieu d'une foule? » (p. 176) Mais, dans l'ensemble, ces considérations ne viennent pas alléger le non-plaisir que l'on ressent à la lecture de ce petit livre. On y est simplement indifférent. ■